



Par **Vincent Pallard**, éducateur spécialisé en protection de l'enfance

J'AI toujours quelque chose à écrire lorsque l'on me demande de traiter un sujet en lien avec le travail social. Pourtant, lorsque l'on m'a demandé de prendre position sur le thème « Collègue en difficulté: comment faire? »: j'ai buggé. J'ai pris connaissance du sujet et suis resté devant ma page blanche pendant une heure. Un comble, parce que des situations de crise qui ont nécessité de l'élan de solidarité, j'en ai connu quelques-unes dans ma carrière! Mais rien n'est sorti.

Comment estimer être un bon éducateur si sur la base de cette simple question, j'en ai autant à dire que sur la mécanique des fluides?

Alors oui d'accord: « solidarité, entraide, bienveillance, non-jugement, esprit d'équipe, soutien », bla-bla-bla. Ça, c'est du discours consensuel. On pourrait tous répondre la même chose, mais ça n'est que du concept. Or l'éducateur n'est pas un simple être de concept porteur d'une morale décontextualisée. Le travailleur social, c'est un électron libre forgé de terrain et d'action, générateur d'idées qui dépassent, voire transcendent la notion de concept, pour épouser la singularité de l'instant qui guette le quotidien. Le concept pour moi, c'est la simplicité. Or les problématiques du quotidien, qu'elles soient rencontrées au côté de l'utilisateur ou du collègue, ne sont pas lisses. Elles sont complexes, arborescentes. Elles ne doivent pas être réduites à des questions d'ordre limitatif ni inviter à la bonne parole. Elles impliquent de l'engagement sur un concret pluriel et adaptatif. Ça ne vous frise pas un tant soit peu les sourcils à vous, lorsque vous êtes en réunion de COPIL pour redéfinir les axes du projet institutionnel et que, très vite, sont listées en paperboard des phrases de type: « promouvoir la bienveillance », « valoriser le pouvoir d'agir », « favoriser la citoyenneté »? Moi si. Parce que derrière des valeurs conformes et vaporeuses qui ne parlent à personne d'autre qu'à nous-mêmes - si elles ne dépassent pas le

stade embryonnaire de l'idéologie - s'en suivent des promesses d'engagement à l'Autre qui n'ont pour principale fonction que de rassurer des enjeux d'ego. Et c'est précisément ce qui s'est passé lorsque j'ai paniqué face à ma page blanche. J'ai tenté de répondre par du concept, parce que j'ai assimilé la question à travers le prisme du général. La question que je

me suis posée n'appelait qu'une réponse plate de ma part pour me rassurer sur le fait que j'ai résolument toujours été un bon collègue. Alors que d'une, ce n'est pas

possible, et que de deux, ce n'est pas à moi de le décréter.

Comment aider un collègue en difficulté? Dans l'absolu, en amont d'en connaître les raisons, je n'en sais rien. De quelle difficulté parlons-nous? De quel collègue? Je

me suis amusé à lister toutes les situations de ma carrière où j'ai estimé être à la hauteur du besoin d'aide d'un acolyte de terrain. Et celles où j'ai estimé ne pas l'être. Pour mettre en relief des similitudes de postures et de réponses, à cette question qui n'est fondamentalement pas simple. Alors si je dois faire simple, je n'ai pas trouvé de raison qui ne soit liée à l'instinct de l'autre et à l'intelligence de la relation, lorsque j'estime avoir été bon. Tout comme je ne vois pas autre chose que les contingences institutionnelles, des humeurs, des ego fragiles, et/ou encore des résistances individuelles qui m'appartenaient, lorsque j'estime ne l'avoir pas été. Il n'existe aucune réponse binaire dans le travail social. Et les questions qui les appellent réduisent l'essence de notre travail à du joli bla-bla qui freine plus qu'il ne fait avancer. ●

**Dans l'absolu,
en amont d'en connaître les
raisons, je n'en sais rien**



« Agir en homme de pensée et penser en homme d'action. » À l'image de cette maxime de Bergson, des professionnels se confrontent au remue-méninges qui leur est proposé, se risquant à déconstruire, à concevoir et à faire réfléchir.

Quelle place pour les travailleurs pairs ?

Être porteur d'un vécu proche des difficultés du public qu'on accompagne : atout ou handicap ? Et si l'on dépassait ce vieux débat, en s'inspirant du croisement des savoirs préconisé par ATD-Quart monde : savoir académique, professionnel et expérientiel.

Par **Jean-Luc Boero**, responsable d'unité Aide sociale à l'enfance (ASE), membre de la Ligue des droits de l'homme

D'OÙ tirons-nous notre légitimité personnelle ? D'où vient la confiance dans son travailleur social ? Vastes sujets que posent ceux des travailleurs pairs.

Dans les années 80, s'est développée la pratique des grands frères comme médiateurs dans certains quartiers populaires. Cela n'a rien de choquant si ces travailleurs pairs sont formés, soutenus et si cela n'est pas du travail social au rabais ou pour répondre à des pressions communautaires, voire pour séduire un électeur. Il y eut des polémiques, parfois douteuses et nauséabondes, sur des médiateurs soi-disant plus ou moins radicalisés. Bref, lorsque l'expérimentation sociale se conjoint avec des querelles politiques et idéologiques sur fond de terrorisme, elle peut être rejetée malgré des résultats globalement positifs.

Nous pourrions dire à tous ceux qui vomissent la pratique des travailleurs pairs que sur la question du semblable et de ce que Bourdieu appelle la reproduction des élites, il n'y a qu'à regarder dans les grands corps d'Etat ou les grandes écoles pour la voir et la vivre, malgré quelques maigres efforts de mixité.

J'ai toujours favorisé le mélange des personnes et des métiers dans les équipes éducatives. Je pense que c'est une richesse qui favorise la confrontation des points de vue et des approches socio-éducatives.

En protection de l'enfance, nous avons été biberonnés par les causes psychologiques des troubles de la parentalité. Avoir des collègues qui ont une approche sociologique des parentalités voire ont, eux-mêmes, vécu dans un contexte familial difficile peut favoriser une meilleure prise en compte des causes sociales et environnementales.

Venons-en à la plus – value des travailleurs pairs. En 2018, j'ai participé à un premier entretien entre un responsable d'un lieu de vie qui a un passé ASE et une mère dite abandonnique. Cet homme a une approche fine des souffrances. Il fait un usage tout à fait judicieux de son passé.

Ainsi, il fut à l'écoute de cette mère qui se victimisait beaucoup et lui dit avec un regard intense et d'une voix douce qu'il n'accepterait jamais les promesses non-tenues, qu'il savait ce qu'était l'enfant qui attend des jours et des jours des nouvelles de sa mère, qu'il l'avait vécu et éprouvé. Celle-ci le remercia pour sa sincérité et respecte depuis son droit de visite et prévient en cas d'empêchement.

J'ai aussi croisé, dans ma carrière, des personnes qui voulaient devenir assistant familial. Parmi leurs motivations, le traumatisme de la maltraitance subie

durant leur enfance était massif. Elles voulaient surtout se réparer, ce qui forcément aurait été une erreur pour l'exercice de cette profession, car la rencontre avec l'enfant réel aurait conduit à de graves désillusions, voire à du rejet de celui-ci. Mais, avoir un passé douloureux peut conduire au meilleur, si la clairvoyance prime. Cela dépend de ce que la personne a fait de son histoire et de ce qu'elle en tire comme forces et leçons de vie.

Nous avons tous notre dose de souffrances et pouvons utiliser notre sensibilité, pour accompagner sans brusquer, saisir le moment venu, mettre des mots qui éclairent. Nous ne sommes pas réductibles à des êtres

LE MÉLANGE DES PERSONNES, MÉTIERS, FORMATIONS ET EXPÉRIENCES DE VIE EST TOUJOURS UNE RICHESSE

formatés, distancés et/ou dans une histoire identique ou différente. L'accompagnement bienveillant procède aussi d'une connaissance de soi. Bref il est fondamental de se dépendre d'un soi dévorant et hypertrophié !

Travailleur pair ou professionnel venant d'horizons lointains, l'art d'accompagner devra toujours se vivre dans une complexité et une distanciation de ses propres souffrances. N'attendons jamais que l'autre nous renvoie à nos vérités et failles. ●

Par Vincent Pallard, éducateur spécialisé en protection de l'enfance

J'AI voulu écrire sur la question du travail pair pour trois raisons qui se déploient comme une évidence au regard de ce que je suis. La première, c'est que je suis convaincu qu'il incarne l'avenir de nos métiers. Laisser une place à la pair-aidance reviendrait à donner la plus belle preuve de confiance en l'expertise de l'être en difficulté quant à ses besoins. Accepter que la singularité expérientielle d'un individu puisse être aussi qualifiée que les compétences d'un soignant traditionnel en santé mentale est, pour moi, gage de revalorisation des rapports entre les soignants et les bénéficiaires. Pourquoi, c'est la seconde raison. La persistance des résistances individuelles et institutionnelles ancrées dans la culture des dispositifs sociaux et médico-sociaux et psychiatriques freinent l'accueil du travail pair. Certes, rien n'est simple dans cette idée. Car elle résulte d'un historique caractéristique des secteurs de l'éducation et du soin, dans le sens où la relation du professionnel à l'utilisateur a longtemps été religieusement pyramidale et est encore envisagée à travers le prisme de la verticalité. Comme s'il était rassurant d'appréhender l'altérité avec de la hauteur. Comme si le fait de se placer comme très à distance des névroses de l'autre et proche de ses présupposés Savoirs sur ces dernières, nous rendait mieux configurés pour être du bon côté de la barrière. Barrière clairement imposée par notre structure sociale qui hiérarchise les statuts en valorisant les fonctionnels tout en marginalisant les dysfonctionnels. En les invisibilisant par ce clivage, elle choisit de croire que l'altérité vulnérable est une donnée extérieure à son essence. Qu'elle n'est, en quelque sorte, pas vraiment concernée. Or, il n'est aucune barrière qui existe autre que celle que nous dressons par défense, lorsqu'il s'agit d'envisager la souffrance de l'Autre. Car sans cette barrière, nous aurions à charge de faire face à notre propre vulnérabilité et regarder nos névroses. Et voir s'effondrer le mur

ACCEPTER LA PAIR-AIDANCE, C'EST REFUSER LA VERTICALITÉ ET FAIRE LA PLACE À NOS PROPRES FRAGILITÉS

érigé non plus tant entre Soi et l'Autre, mais bel et bien entre son Soi Fort et son Soi fragile. Son Soi autant sujet à l'effondrement que le patient de la chambre 42 que l'on soigne 10 heures par jour, et qui résonne en écho dans les hauteurs de notre plafond psychique. Ou que ce collègue pair-aidant, qui nous invite à imaginer ce que l'on pourrait avoir à subir pour tomber si bas. Accepter la pair-aidance n'est pas uniquement une nécessité d'évolution de pratique au bénéfice de l'Autre. Ce n'est pas non plus simplement donner plus de place et d'agir au bénéficiaire. En réalité, c'est du moins tout autant donner une juste place à notre propre nature humaine dans le rapport que nous avons avec celui que nous soignons. C'est reconsidérer son rapport à soi dans le travail. Voilà le véritable enjeu de la pair-aidance.

Et c'est ce qui me fera conclure avec la troisième raison qui m'a poussé à prendre la plume : mes treize ans de carrière dans le social, en parallèle de mes seize ans de handicap psychique, de mes six ans de suivi libéraux et mes deux ans d'accueil à temps plein dans une structure spécialisée. Et je pourrais vous conter avec une précision chirurgicale toutes les petites violences involontaires dont j'ai souffert dans mon rapport avec l'entité soignante, qui m'a laissé être co-acteur de mon projet individuel tout en résistant, parfois, à me considérer comme un égal. Mon existence en tant qu'être, et en professionnel de l'accompagnement a été un reflet anxiogène dans le miroir que constitue notre altérité. Mais ça, ça fait partie d'une autre plume, et une autre histoire. ●

A publié chez L'Harmattan en 2018 : *Chroniques d'un éducateur devenu usager : De l'autre côté du mur.*

LA PAIR-AIDANCE, C'EST UN TYPE QUI SAIT PAS NAGER ET QUI SE NOIE, SAUVÉ PAR UN TYPE QUI SAIT PAS NAGER



« Agir en homme de pensée et penser en homme d'action. » À l'image de cette maxime de Bergson, des professionnels se confrontent au remue-méninges qui leur est proposé, se risquant à déconstruire, à concevoir et à faire réfléchir.

Comment aborder la mort en institution ?

L'actualité, non prévisible quand nos contributeurs ont été sollicités, met au-devant de la scène une mort qui fait tant peur. L'émotion du professionnel peut brouiller l'accompagnement de l'angoisse de l'utilisateur. Et si, au contraire, elle l'aidait ?

Par **Vincent Pallard**, éducateur spécialisé en protection de l'enfance

La question de la Mort se pose dans son sens large. Son universalité résonne en écho dans les corridors de l'institution, effleurant par son archaïsme les âmes des aidants et celles des aidés. Mais chez ces derniers, elle se pose singulièrement dans l'ombre des mélancolies silencieuses dont nous partageons l'intime douleur. Tantôt abstraite, parfois difficile en tant que concept, difficile à matérialiser par le Verbe, car les possibilités d'élaboration des uns ne sont pas celles des autres. Tantôt concrète, tant l'angoisse de Mort paralyse parfois. Les mots poignent alors en abondance et leur portée émotionnelle fait effraction dans ce quotidien où les choses sont censées aller bon train. C'est à partir du prisme large que nous devons contextualiser sa potentialité, au regard du rapport entretenu avec le lieu, le public et son symptôme. La Mort m'a déjà susurré à l'oreille de lourdes questions auxquelles je n'ai encore trouvé de réponse. De ses paradoxes est née la sidération. Certains étaient plus à l'aise que moi heureusement face à la perte, et au deuil de ces autres qui restaient. Pourtant, accompagner cet événement fut comme un tsunami sur nos bancs de sable douillet. Parce que cette Mort a fait irruption dans un lieu de Vie. En ces lieux, la vie

prend des couleurs de Mandala et de pastel. Chaque jour consiste à peindre les couloirs d'une collectivité avec les mains. À chanter en chœur le parfum de l'été. À cuisiner l'inter culturalisme. À arroser les fleurs du jardin. À créer des habitudes de Vie qui, plus qu'elles ne se synchronisent, se chronicisent au rythme du symptôme. La Mort n'est alors souvent qu'une ombre que l'on cache derrière un pot de bégonias. D'autant que lorsque ce lieu de Vie héberge des personnes souffrant de psychoses chroniques, la charge vitale proposée par les aidants est à la mesure du paradigme de la maladie. L'Angoisse de Mort. La psychose, c'est l'effondrement du sens. La dissolution. Loin de nier leur mort, ils en ont l'intuition profonde, là où nous nous évertuons à gommer son empreinte à chaque recoin légèrement poussiéreux. Alors quand elle arrive, le drame est proportionnel à l'énergie dépensée pour le contourner. Les uns au travers du délire, les autres au travers du soin. Que faire ? Que dire ? Face à la terreur qui marquait le visage de celui qui s'éteignait, j'ai serré une main. On a serré la mienne. J'ai promis tranquillité, sans savoir si elle serait présente. Sans

savoir que je serai le dernier familial que le futur défunt verrait. Fort de culpabilité de n'être armé à l'accompagner. Que faire, lorsque toutes les évidences se perdent dans la fulgurance du doute ? Doit-on porter l'annonce solennellement et se parer à recueillir 45 ricochets d'angoisses ? Ou la parler seul à seul dans le silence de l'indicible ? Doit-on suivre les rites de recueillement usuels devant ce corps froid, horrifiant, au visage de celle qui incarne les cauchemars quotidiens ? Ou préserver l'autre des traditions face à l'imminence de l'effondrement ? Quand, comment dire Adieu ? Minute de silence ? Photo ? Fleur déposée sur la tombe ? Si la psychose prive d'intégrité physique et psychique, dire Adieu à l'Autre signifie-t-il se dire Adieu à soi ? Le droit de l'utilisateur se confronte au devoir et à la volonté de protéger, et plus encore, à l'incertitude de l'altérité. La psychose et la Mort posent la question de la Vie dans l'Après. Pour l'Autre, et pour Soi. Le pari est de la redistiller dans les simples choses, parce que si les uns cessent, d'autres ont tout autant de mandalas à colorier, et de lumières à faire briller. ●

**TANTÔT ABSTRAITE,
TANTÔT CONCRÈTE,
L'ANGOISSE DE LA
MORT PEUT PARFOIS
PARALYSER**

— Par **Jean-Marie Vauchez**, éducateur spécialisé,
président de l'Organisation nationale des éducateurs spécialisés (ONES)

VENDREDI presque midi. Entre les rayons de la superette, je profite du week-end qui débute. Le téléphone sonne... encore la chef de service, sûr que je me suis encore planté dans mes plannings! Sa voix est mal assurée « *il faut que je te dise, A. est décédée cette nuit* ». Rien! juste la tête qui tourne un peu et l'urgence de trouver un endroit pour s'asseoir. Un peu après, ma réaction m'étonne. Elle n'était pas de ma famille, ce n'était pas une amie, « juste » une personne que j'accompagnais depuis pas mal d'années.

Au boulot, tout le monde est touché. Elle habitait dans ou plutôt au foyer depuis longtemps et chacun a plein de questions. Est-ce qu'elle va revenir? C'est quoi la mort? Ou alors comment vont ses parents? Est-ce qu'on pourra aller aux obsèques? Et même, je pourrai récupérer sa chambre? Avec les collègues, on a essayé, tant bien que mal, de mettre nos propres émotions de côté, pour pouvoir entendre à la fois ce qui se dit, mais aussi les angoisses qui transparaissent au travers de questions mal posées.

Le paradoxe, c'est qu'au fond, nous sommes vraiment sur le même pied. La mort est une question fondamentale à laquelle éducateurs et éduqués, soignants et soignés n'avons aucune réponse. S'il y a une différence, c'est peut-être que nous n'avons pas tous le même rapport au monde. Pour certains, la déficience ou l'immaturation entraîne un rapport aux autres altéré ou incomplet. Lorsque nous ne sommes pas là, nous n'existons pas! Du coup, la mort de l'un se résume par une simple absence. Pour d'autres, la relation qu'ils ont pu avoir avec elle va manquer et ils vont devoir en « faire le deuil » comme on dit, c'est-à-dire apprendre à faire sans!

RESPECTER CHACUN DANS LA SINGULARITÉ DE SON RAPPORT À L'EXISTENCE ET À SA FIN

Nous autres, les éducateurs, devons respecter chacun dans la singularité de son rapport à l'existence et à sa fin. Nous avons aussi à utiliser les rituels institutionnels dont parle si bien Jean François Gomez pour porter collectivement cette confrontation à l'insondable. Du coup, les « forums » utilisés habituellement pour échanger avec la directrice sur des sujets faisant l'actualité du groupe, sont détournés pour parler et reparler du décès, de ce que chacun peut faire (dessin, petit texte...), de ce que souhaite la famille, des conséquences pratiques du décès (la fameuse chambre qui est libérée!). Sans forcer

ceux que le collectif angoisse, il s'agit surtout de mobiliser le groupe pour surmonter ensemble ce moment. Cyrulnick, en citant Levi-Strauss, expliquait à la radio que depuis les débuts de l'humanité, chaque groupe humain avait inventé des rituels collectifs pour honorer les morts. À notre petit niveau, c'est

un peu de cela dont il s'agit! Et puis, au-delà des discours, il reste encore à vivre ensemble le décès. La participation aux obsèques, la lecture d'un petit texte et puis, plus tard, les crises de larmes lorsque l'un ou l'autre prend la mesure que l'absence sera bien définitive.

Plusieurs mois plus tard, le « conardovirus » a pointé son nez et nous sommes tous confinés avec la menace latente d'une possible mort pour celui qui viendrait à choper ce fameux covid19. Encore une fois, nous sommes tous confrontés à une angoisse à laquelle le diplôme d'éduc ne nous a pas spécialement préparés. Cependant, notre responsabilité de professionnel sera, encore une fois, de contenir et dépasser nos propres angoisses pour pouvoir mieux aider et accompagner les personnes qui résident au foyer. Ce ne sera pas moins difficile que pour d'autres, mais, finalement, la dernière épreuve nous a soudés et renforcés collectivement. Après tout, ce décès nous aura permis de mieux vivre ensemble. ●



«*Agir en homme de pensée et penser en homme d'action.* » À l'image de cette maxime de Bergson, des professionnels se confrontent au remue-méninges qui leur est proposé, se risquant à déconstruire, à concevoir et à faire réfléchir.

L'urgence existe-t-elle dans le travail social ?

S'il est bien une maxime récurrente dans notre secteur c'est : « il est urgent d'attendre ». Certes, la réponse en miroir face à un passage à l'acte n'est pas forcément la plus adaptée. Mais, se contenter de temporiser face à la détresse, au danger immédiat ou au dysfonctionnement ne l'est guère plus.

Par **Vincent Pallard**, Éducateur spécialisé en protection de l'enfance

8 H 36. J'entre dans le service le cœur au bord des yeux. Je ne dors plus, car je connais la journée qui me cueille. La direction a dressé l'étendard de sa restructuration au bénéfice d'une *culture d'entreprise*. Réduction des effectifs. Plus de binôme. Augmentation des accueils temporaires. Que je n'ai plus le temps d'*accueillir*. Un moniteur. Seize résidents.

Vous êtes en nombre, vous ne savez pas prioriser. Impuissance. Au nom de qui, dois-je prioriser une angoisse par rapport à une autre ? Vos résidents sont adaptables, faites comme eux. Adaptable comme une multiprise ? Injonction paradoxale. Nous sommes à votre écoute, débrouillez-vous pour travailler mieux. En silence, pas d'insubordination.

Intimidation. Sidération. Quadrillage des fonctions aux allures de cahier des charges.

Lissage du projet d'établissement. Optimisation. Suppression des espaces d'élaboration au prix de réunions d'information verticales. On ne pense plus la matière. On la reçoit. J'ai mal au bide et à mes valeurs. J'ai mal, car il est 9h58, le p'tit-déj'est bientôt terminé et j'ai déjà fait deux erreurs de traitement. J'ai mal, car dans deux minutes, je commence les accompagnements hygiène et Yves, ralenti ce matin, n'a pas fini son café. J'ai

mal aux tripes, car j'ai engueulé Yves pour avoir perturbé mon organisation, tandis qu'il est dans ce genre de réveil où son corps hurle de n'être pas rassemblé. J'ai mal, car ce n'est pas contre lui que je dois m'insurger mais contre mes décideurs, qui me répondent encore que j'en fais trop. Que je dois prendre de la distance. Je n'aime pas prendre de distance. Je préfère prendre de la hauteur mais je croule sous les tâches. Et ils le savent. Et ils savent que je le sais. 10h 17. Je laisse Yves blême avec son p'tit-dej et lui confie les clefs de la cuisine pour qu'il finisse tranquillement. Je sais que d'autres viendront se servir dans le frigo parce qu'ils ont faim. Faim de sucre, de temps, de lien. Parce qu'ils n'aiment pas le vide. Tant pis, je trafiquerai la demande de budget. 10h 49. Je suis passé voir trois chambres, sans avoir pris le temps de passer voir trois personnes. J'entre chez Yves enfin sous la douche, sans avoir frappé avant d'entrer. *C'est pas grave j'ai l'habitude !* J'ai mal. Yves est obsessionnel compulsif et phobique de la saleté. Il passe des heures sous l'eau brûlante s'il n'est pas accompagné. Le problème c'est qu'Yves est épiléptique. Et la chaleur déclenche au

pire des crises et au mieux des absences. Mais le pire du mieux c'est que dans la douche ça glisse. Et quand ça glisse ça saigne. Le deuxième problème c'est que trois autres résidents envahis de délires crient mon nom. J'entends leurs cris. Englouti dans la culture de l'immé-

ENGLOUTI DANS LA CULTURE DE L'IMMÉDIATÉTÉ ET DE L'ENTREPRISE ENSEMENCÉE PAR MES DÉCIDEURS

diateté ensemencée par mes décideurs, je laisse Yves à ses TOC et me précipite pour retrouver Marianne, de l'eau et des selles jusqu'au cou, me hurlant que j'ai voulu la tuer en la

noyant dans sa merde. Je la rassure, la défais de ses souillures. Je me mouille. 11h 28. Coup de téléphone de la cadre. Les évaluateurs externes... Je retourne chez Yves. Je frappe. Yves ne répond pas. J'entre. Yves est allongé sur le sol. Une tâche de sang sur la cuvette. Yves à fait une absence. Pendant la mienne. *J'ai mal...* Je protège. J'alerte. Aux tripes... Je secours. Les ambulances sont là. Et moi, quelque part entre la culpabilité et la douleur. Il est 11h56, Yves est envoyé aux urgences, tandis que la mienne aurait été de prendre de la hauteur tout en buvant un café avec Yves et, peut-être, de prévenir. Plus que de guérir. Et ils le savent. Et ils savent que je le sais. Et ça me bouffe. ●

Par **Maxime Dauphin**, Éducateur spécialisé et doctorant en science de l'éducation à Paris 8

À la manière de Magritte, l'éducateur d'un foyer d'urgence est amené à se questionner sur « *ceci est ou ceci n'est pas de l'urgence* ». Il y a une évidence à voir de l'urgence dans les pratiques discursives c'est-à-dire, les lois, les règlements et les protocoles éducatifs, comme il y a une évidence à voir la fameuse pipe dessinée de Magritte...

L'institution voit, juge et requalifie un statut d'enfant en danger qui peut s'accompagner d'une assignation à être « incasable », car l'ITTEP voisin ne peut plus prendre en charge par exemple... L'urgence pour lui est alors synonyme d'exclusion, alors que pour l'institution c'est la protection juridique et administrative et pour le travailleur social... une tension. Celle-ci ne peut se comprendre qu'au travers d'un rapport de force quotidien dans la manière d'énoncer l'urgence par une disjonction entre le dire et le voir (1). Il y a ainsi une fabrique d'un certain savoir institutionnel sur l'urgence. À l'image de l'œuvre de Magritte, le quotidien peut résulter d'un rapport de force entre la fabrique d'un savoir juridique, administratif, réglementaire, médicalisé, psychiatrisé et institutionnalisé de l'urgence et d'une expérience éducative. L'éducateur est confronté à une tension dans son rapport à l'urgence, conséquence de son expérience éducative, et un rapport au... réel. Ainsi, l'urgence ne se définit pas seulement en une temporalité mais aussi en un langage entraînant des discours ou des pratiques.

Dans un foyer de l'enfance, j'ai pu participer à l'ouverture d'un pôle pédagogique. Sa création part d'un constat, de nombreux jeunes « incasables » ont besoin d'un lieu ressource, pour se poser et travailler autrement la

problématique scolaire. Accueillant majoritairement des enfants en difficulté scolaire et ayant un parcours chaotique à l'ASE, ce sont ces patates chaudes (2) dont personne ne veut. Ils sont le plus souvent « victimes » de l'urgence telle qu'elle est énoncée et ils n'arrivent plus

**L'EXPÉRIENCE ÉDUCATIVE
ENTRE EN TENSION AVEC
LA FABRICATION DE
L'URGENCE PAR LE SAVOIR
JURIDIQUE, PSYCHIATRISÉ ET
INSTITUTIONNALISÉ**

à investir des lieux, des relations... Pourtant dans ce service, l'incasable n'existe plus, il réinvente, tantôt apprenti-journaliste, apprenti-comédien, apprenti-danseur... Sans occulter la dimension sociale de l'urgence

institutionnelle, une contre-fabrique de l'urgence se forme alors au travers d'un travail pédagogique et éducatif de remobilisation de soi et autour d'une « ré »-activation d'un désir d'apprendre.

Il s'agit cependant d'un interstice dans le parcours de ce type d'enfant,

« re » mettant en abîme le primat d'un savoir institutionnel sur l'urgence mais pour autant qu'est-ce donc cette contre-fabrique de l'urgence? Relève-t-elle d'une expérience isolée? Je ne pense pas. Je crois que le travailleur social, comme l'institution (le pôle pédagogique est une création institutionnelle) énonce un discours du « visible ». L'urgence est un langage mais la posture éthique permet, en l'espace d'un instant, sa nécessaire réappropriation. ●

(1) Se référer à une conférence de Gilles Deleuze en 1985 à l'Université Paris-VIII, disponible sur le site : <https://www.sam-network.org/video/deleuze-cours-sur-foucault-formations-historiques-et-folie-1-8?curation=663.6>

(2) Le site du « Monde » relate un extrait du rapport du Conseil économique, social et environnemental (CESE), dans un avis rendu public mercredi 13 juin.



« Agir en homme de pensée et penser en homme d'action. » À l'image de cette maxime de Bergson, des professionnels se confrontent au remue-méninges qui leur est proposé, se risquant à déconstruire, à concevoir et à faire réfléchir.

La relation transférentielle dans la rencontre éducative

Premier test: que le (la) professionnel (le) qui n'a pas été investi(e) par un usager projetant une image parentale sur lui (elle) lève le doigt ?
 Second test: que le (la) professionnel (le) qui n'a pas reporté sur un usager un sentiment de haine ou d'amour lève le doigt. J'ai les noms !

Par **Vincent Pallard**, éducateur spécialisé en protection de l'enfance

SUR la notion du transfert dans l'action sociale, deux croyances m'ont interpellé au fil de ma carrière. La première tend à dire que le transfert n'existe pas dans la relation éducative. Elle m'a été régulièrement renvoyée dans les institutions que j'ai fréquentées, avec pour principaux arguments qu'il appartient au cadre psychothérapeutique / psychanalytique, et que le fait de se l'approprier en éducation spécialisée vulgarise ses fondamentaux. Plus récemment, lors de nos échanges ainsi que dans son article sur mon ouvrage, Philippe Gaberan a tenu à nuancer mes propos sur ce concept : « *la relation éducative n'étant pas une relation thérapeutique, le lien nécessaire au déplacement de soi et de l'autre devrait trouver à s'exprimer par d'autres termes que ceux de la cure psychanalytique* ». Cette idée m'interroge.

Mon expérience en structure spécialisée dans le trouble schizophrénique m'a appris que le transfert opère dans la vie quotidienne quelle que soit la fonction. Psychiatre. Psychologue. Éducateur. Infirmier. Mais aussi secrétaire. Lingère. Ou veilleur. Si l'institution prend le parti d'intégrer en toute honnêteté l'intégralité de ses acteurs dans la prise en charge de l'individu et qu'elle ajuste tout son système en conséquence, si elle autorise la rencontre à chaque porte

entre-ouverte, non pas entre deux statuts mais deux êtres, gorgés de vivant, alors le transfert n'est pas réservé au divan. Il est partout. Jean Oury l'a excellemment expliqué dans sa théorie de la constellation transférentielle. Il n'est pour autant pas réservé à la psychose, comme le soutient d'ailleurs Joseph Rouzel : « *ce concept, loin d'être réservé au seul cadre de la cure, est opératoire dans toute pratique sociale* ». J'aurais à ce titre tendance à penser qu'au regard de nos dispositifs en carence de thérapeute palliée par une polyvalence éducative de proximité, le transfert est parfois plus palpable dans les couloirs que dans un bureau occupé à temps partiel. Il revient aux acteurs de terrain de l'investir comme un véritable levier dans l'accompagnement.

Et c'est là, la deuxième croyance qui m'interroge. Je vois régulièrement émerger, dans les espaces de réflexion, la question du « comment gérer le transfert dans la relation ». Elle me surprend par sa forme, autant qu'elle m'interroge par ce que sa sémantique vient renseigner du fond même de notre volonté d'y répondre. Peut-on « gérer » un transfert ? À la lumière d'une nouvelle ère de l'ac-

tion sociale menacée par des politiques de gestion, de manutention relationnelle, envoûtées par l'illusion rassurante du quantitatif qui permettrait aux évaluations de matérialiser l'intangible de nos métiers, il me semble plus que jamais nécessaire d'être prudent quant au choix des mots utilisés pour orienter notre travail et conserver sa vraie nature. Car, de ces mots découle le sens de ce dernier. Ils délimitent le cadre d'une logique de pensée et donc d'une logique d'action. Et dans une logique d'action propice à l'épanouissement d'une relation éducative de qualité, on ne peut pas gérer un transfert, pas plus que gérer ses émotions et ses résonances. On l'identifie. On l'accueille. On s'y immerge jusqu'aux épaules avec amour avec l'autre,

munis de nos brassards de sécurité qui sont notre veille, notre conscience, notre prudence, et notre équipe qui elle, nous garantit d'avoir pied. Non, on ne gère pas un transfert. C'est, certes, beaucoup moins anxiogène de prétendre le contraire, car personne n'est jamais vraiment à l'aise à l'idée de ne pas maîtriser. Or c'est en cédant (s'aidant ?) que le transfert commence à exister. ●

**LE TRANSFERT
OPÈRE DANS
LE QUOTIDIEN
DES PSYCHIATRES,
PSYCHOLOGUES,
ÉDUCATEURS
OU INFIRMIERS**

Par **Jean-Marie Vauchez**, éducateur Spécialisé,
président de l'Organisation Nationale des éducateurs spécialisés

Le transfert, c'est de l'amour, purement et simplement! Ce qu'il y a de bien avec Lacan, c'est qu'il ne pinaille pas! Or, c'est précisément ce que nous faisons cet après-midi en réunion au moment où nous réfléchissons à la phrase que Gérard a pu lancer à l'un de ces éducateurs « je t'aime tu sais, tu es le meilleur éducateur! » Les échanges étaient un peu gênés autour de cette déclaration, sans doute un peu péremptoire de Gérard. La psychologue a voulu clore le débat en lançant au professionnel concerné: « *visiblement Gérard un transfert très positif pour toi... tu devrais travailler ça!* »

Je suis reparti de cette réunion avec un goût amer dans la bouche. En évoquant cette notion de transfert, que personne ne maîtrise réellement dans l'équipe, et qui fait partie de ces « gros mots » du vocabulaire éducatif, la psychologue a éteint la discussion. Nous aurions été plus productifs si nous avions cherché à nommer plus précisément ce que Gérard avait exprimé ainsi que la nature de la gêne que cette déclaration a suscitée chez l'éducateur.

Nous aurions pu faire une lecture « à la Fustier » de cet événement et nous dire que Gérard, au travers de ce don d'une amitié très forte, appelait de la part de l'éducateur une sorte de contredon que l'auteur du livre *Les corridors du quotidien* aurait sans doute appelé une relation privilégiée. Je suis sûr que dans l'équipe, certains auraient repéré rapidement le caractère manipulateur de la manœuvre (je te fais une belle déclaration dans l'espoir de susciter quelque chose en toi). D'autres professionnels auraient sans doute relevé que Gérard, qui vit dans les institutions depuis 40 ans, sait la valeur d'exister dans les yeux de quelqu'un. L'éducateur concerné serait alors reparti de la réunion avec, d'un côté

la valeur existentielle de cette relation, et de l'autre côté le risque et la limite de la manipulation.

Nous aurions aussi pu nous souvenir qu'il ne faut jamais oublier de lire Lacan jusqu'au bout et que sa phrase

complète est: « le transfert, c'est de l'amour, purement et simplement! Mais un amour qui s'adresse au savoir ». Ça complique un peu les choses! Pour avoir longuement cheminé avec Joseph Rouzel, grand lecteur et interprète de Lacan pour le travail éducatif, j'ai fini par entendre cette phrase de la manière suivante: « *le transfert, c'est*

de l'amour qui s'adresse à la personne que l'on représente pour l'autre ». Concrètement, on a tous au fond de soi un petit besoin de reconnaissance ou une sensibilité vis-à-vis des sentiments négatifs. Or, savoir que cet amour (ou cette haine) exprimé par les personnes que l'on accompagne ne s'adresse pas à soi directement,

mais à la personne que l'on représente pour elle, évite les amalgames. Pour le coup, le « *je t'aime* » de Gérard s'adresse à son référent qui est barbu et grisonnant et traduit manifestement un besoin de stabilité et de pérennité! Cela rassurera sans doute l'éducateur qui avait amené cette question en réunion, tout en lui soulignant ses responsabilités.

J'explique souvent aux jeunes stagiaires qui viennent faire leurs premières dents au foyer, que les personnes que nous accompagnons ne s'adresseront pas à elles de la même manière qu'à moi. Comme nous ne représentons pas les mêmes choses pour les personnes que nous accompagnons, il est normal qu'elles ne nous donnent pas les mêmes choses à voir et nous allons vite avoir des divergences de point de vue. Je leur explique alors que leur vision va compléter la mienne et non l'invalider... et que j'attends la même approche de leur part... Parfois, je rêve que la psychologue ou le directeur aient la même attitude envers nous, les éducateurs! ●

**LES RESSENTIS
DE L'USAGER
NE S'ADRESSENT
PAS AU PROFESSIONNEL MAIS
À CE QU'IL
REPRÉSENTE**

**LE TRANSFERT, C'EST DE L'AMOUR QUI
S'ADRESSE À LA PERSONNE QUE L'ON
REPRÉSENTE"**



FORUM